

Correspondance du Capitaine Duvoisin

(S U I T E ⁽¹⁾)

194. (A. M. l'abbé Joannateguy. 12 avril 1877.)

J'ignorais que la *Semaine de Bayonne* vous eût promis quelque critique. Il n'y a rien là qui doive vous étonner, et encore moins vous décourager. La critique est toujours facile, et pas toujours juste.

Lorsque parut le *Testament zaharreko eta berriko historia* de Larreguy, on fit autour un concert d'éloges, malgré qu'on puisse montrer dans cet ouvrage nombre de fautes de grammaire et autres. Voilà ce qui fait vendre les livres. Quant à la critique, faut-il plaindre ceux qui la subissent ou ceux qui s'y livrent? C'est après de longues études qu'on parvient à parler correctement. Il y avait 30 ans que j'écrivais le basque, lorsque j'ai confondu *idukitzea* et *egotea*, dans leurs formes syncopées. Vous en avez fait autant, tout comme Laphitz et plusieurs autres. *Ez daukat zuretzat* (*ez dadukat, ez dut idukitzen*); *ez daude ethoririk* (*daude* vient de *egotea*); le premier est transitif ou actif, le second est intransitif ou passif basque. Le mieux est, je crois, de les écrire comme on les prononce.

Votre travail ne souffre que des critiques de détail; vous êtes arrivé à l'essentiel; tendez au perfectionnement.

Oh! combien l'étude grammaticale est nécessaire, et combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas commencé par là. Comme tout Basque, qui croit savoir sa langue et pouvoir l'écrire, je commençai en 1828, et ce n'est qu'en 1860 que je m'avisai qu'il était indispensable de connaître au moins les règles de la déclinaison, d'une manière certaine. Tous nos grammairiens, compris Darrigol, avaient

(1) XIX, 58, 280, 425, 449.—XX, 152.—XXI, 70.

échoué dans ce travail. Je crois avoir réussi pour le labourdin et j'aspire à expliquer les règles suivies par les autres dialectes. Je ne comprenais pas que *ces* mots: *Maulera* ou *Maulerat joaiten niz*, pussent renfermer à la fois deux idées, celle de pénétrer ou de ne pas pénétrer, jusque dans l'intérieur, et en même temps celle d'un séjour plus ou moins prolongé. Cet avis est pourtant venu de l'abbé Inchauspe.

Pour couler entièrement la question, voyez à l'occasion ce qu'en disent les gens de la ligne de Tardets à Larrau. Faut-il dire: *Diferentzia duzu aineratik ahatiala* ou *ahatialat*? Je conclus de vos renseignements qu'il faut dire *ahatiala*. Peut-on jamais dire *ahatialat*? L'ablatif *aiñeratik* demande aussi examen.

Dans la Déclinaison d'après M. Gèze, le partitif *Maulerik* (*ez da hemen Maulerik*, comme *ogirik*), se confond avec l'ablatif: *Maulerik jiten nuzu*. M. Gèze ne dit pas précisément *Mauletik*; il dit pourtant *Bayonatik*, ce qui suppose également *Mauletik*.

Le guipuscoan et le biscayen usent des deux finales dans quelques noms communs. Il serait intéressant de savoir si cela se rencontre aussi en Soule, et dans quel cas il y a lieu de dire l'un plutôt que l'autre.

Autre question: *Arhane* se déclinerait-il comme *Made* et *Lakbarri*? Je soupçonne une différence au génitif. Dira-t-on *Arhanen fama tchipia duzu* ou *Arhaneren fama*? Prenez la simple manière employée par la paysanne à langue déliée. Les femmes parlent bien mieux que les hommes.

Autre. Comment décline-t-on *Alçay*? Ce nom se termine par une voyelle consonnante, ce qui doit produire quelque différence. Comparez avec un nom d'homme du même genre, tel que *Haztoy*, *Sagardoy*, ou autre.

J'ai autrefois appris le souletin, mais j'ai eu depuis lors le temps de perdre les idées de certitude. Ne prononce-t-on pas *ainhea*, *tcho-ia*, *astoua*, et non *ainhera*, *choria*, *astoa*, comme dans la Grammaire de Gèze? En Soule, certaines syllabes sont très-nettement prononcées comme à St.-Jean-de-Luz, et d'autres sont fort contractées.

Il n'est pas sans intérêt de connaître ces euphonies, surtout si elles sont observées d'une manière constante d'après une sorte de règle. Mais voici un point bien plus important parce que c'est une déviation à la règle grammaticale.

Le souletin dit au positif singulier *etchen*, *gañen*, *barnen*, au lieu de *etchian*, *barnian*, *gaiñian*.

M. Gèze explique *etchen* par le chez soi, ce qui différerait de *etchian*, maison quelconque. Toutefois il ajoute qu'on dit aussi: *etchian da*, il est chez lui. Il dit un peu plus loin, sans explication: *khurutchen gañen hil da*. On dit aussi *itchaion*, *tronon*, *phalan*, *makhillan*, *ekhin*, *lurren*, *burun*, *odein gaiñen*. On dit de même *Sohon gora*, *mendin behera*. A un labourdin qui observe régulièrement la règle *liber Petri*, il semblerait que ce sont là des génitifs; il n'en est rien pourtant. Ce sont des positifs, comme le prouvent les pronoms *hartan barnen*, *zutan gaiñen*, et les pluriels *zankhuetan gaiñen*, *burietan gaiñen*.

Tout cela semble démontrer qu'il y a dans le souletin deux sortes de positifs, l'un ordinaire et l'autre exceptionnel, employé seulement avec les substantifs prépositifs *gain*, *barne*, *gora*, *behera*. Y a-t-il quelque autre mot qui provoque ce positif particulier?

Je vois, 1.^o, que les noms terminés en *a*, tels que *phala*, *makhila*, gardent la forme régulière de la déclinaison ordinaire; 2.^o, que les mots terminés par les autres voyelles *e*, *i*, *o*, *u*, de même que par une voyelle consonnante (comme *odei*), prennent simplement un *n*: *etchen*, *mendin*, *sobon*, *burun*, *odein*; 3.^o, que les noms finissant par une consonne s'adjoignent la syllabe *en*: *lurren gaiñen*; *haritzen*, *hegalen*, *arrañen barnen*.

Mais cette formation n'est pas uniforme; on dit *huran gaiñen*, sur l'eau. Peut-on mettre *huren*, comme *lurren*?

Ces choses sont d'autant plus curieuses à étudier, qu'on trouve dans le guipuscoan et le biscayen les traces d'un positif en *en*: *ondoren* pour *ondorean*, *baten* pour *batean*, etc. Les dialectes doivent s'éclairer les uns par les autres.

Ceux qui écrivent sans avoir étudié les principes, s'imaginent qu'ils parlent le basque aussi bien que le premier venu; mais ce premier venu commettra des solécismes dont il ne se doute pas, s'il n'a étudié. J'ai fait expérience sur moi-même. *Made animo!* forgez pour devenir bon forgeron. Le savoir a toujours du prix.

195. (Au prince Louis-Lucien. 12 avril 1877.)

Je viens de recevoir la brochure destinée par V. A. au P. Arana. Je la lui expédie aujourd'hui même.

L'abbé Inchauspe a aussi reçu cette brochure; il se propose de vous écrire prochainement. Notre bon évêque ne s'en formalisera nullement, mais, devenu presque entièrement impotent, il accable d'ouvrage les Messieurs qu'il occupe dans ses bureaux. Je suis leur premier voisin et les vois très-rarement et comme à la dérobée.

En même temps que ma lettre je vous adresse un exemplaire

de *l'Etude sur la déclinaison*. V. A. y trouvera les changements que j'ai faits à ce travail.

196. (Au P. Arana. 13 avril 1877.)

Il y a peu de jours, je vous ai adressé une brochure du prince Louis-Lucien sur les Dialectes corses et l'origine basque de plusieurs mots. Aujourd'hui je vous envoie une autre brochure relative au dialecte d'Irun et de Fontarabie. Je vous prie de me dire ce que vous en pensez.

Le prince me mande que son intention est de vous faire part de tout ce qu'il publiera sur le basque. Je ne sais s'il vous a donné les Dialogues d'Yturriaga en guipuscoan, biscayen, souletin et labourdin, espagnol et français. Si vous n'avez pas cet ouvrage, je le demanderai pour vous. Il est fort utile pour saisir, par des textes correspondants, certaines différences entre ces dialectes.

Une chose qui ne se trouve pas dans le labourdin moderne, mais bien dans le guipuscoan, le biscayen et le souletin, c'est l'ablatif en *rik*, *erik*. Ainsi dans la traduction biscayenne de l'Apocalypse, le P. Uriarte dit plus d'une fois *oneen ondorik*, pour *ondotik*; et dans la traduction des Dialogues: *zortzi egunerik zortzi egunera*, pour *zortzi egunetarik zortzi egunetara*. De même Yturriaga et Uriarte disent *iru urteraino*, pour *urtetaraino*. Uriarte dit encore *iru illabetera ezkeru*, pour *illabetetara*. Ce n'est pas pourtant que l'indéfini en *tara* soit inconnu au biscayen, puisqu'il est dit dans l'Apocalypse: *edozein lekutara* et non *lekura*.

Pensez-vous que, dans le guipuscoan et dans le biscayen, le singulier employé au sens pluriel équivale à l'indéfini? Peut-on dire à son choix: *edozein lekura* et *lekutara*?

Quand on dit *oneen ondorik*, au lieu de *ondotik*, on confond évidemment le partitif avec l'ablatif. *Ez da ondorik, ondotik dator*. Mais cela n'a-t-il pas quelque raison d'être?

D'Etchepare, l'auteur basque le plus ancien et Oihénart, qui écrivait il y a plus de 200 ans, se servent aussi de l'ablatif en *rik*. Ils parlaient souletin et mixain, et aujourd'hui encore, on dit en Soule *Maulerik jiten da*, il vient de Mauléon. Cette manière de s'exprimer, absolument impossible au labourdin, est-elle facultative ou seulement réservée à certaines situations?

Le guipuscoan, le biscayen et le souletin ont aussi une forme de *positif*, qui nous est inconnue. Ils diront *oyen ondoren* pour *ondorean*, *barrenen* pour *barreanean*, etc. Peut-on dire indifféremment l'un ou l'autre, ou bien y a-t-il quelque règle obligatoire, ou bien

encore cette forme n'est-elle réservée qu'à certains mots, qui sont substantifs en basque, et prépositifs dans le latin et les langues néolatines?

Une dernière question. Faites-vous aucune différence de sens entre *banoa etchera* et *etcherat*?

Combien de questions de ce genre n'aurais-je pas, Vénéré Père, à vous adresser! Elles seraient résolues, dans la conversation, cent fois plus vite que je ne mets de temps à les poser.

Ces derniers jours, il a paru ici trois ouvrages basques: l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, chez Lasserre. L'auteur est mixain et a voulu imiter le labourdin. Chez Lasserre il a paru Cent Vies de Saints et un petit livre sur les Pèlerinages. Je ne les connais pas encore...

197. (A M. Iñarra y Etchenique, à Pampelune, calle de San Inacio, 6. 3 avril 1878.)

Je remercie *l'Asociacion Euskara* de l'honneur qu'elle veut bien me faire de me conférer le titre de membre honoraire. Il me plaît certainement de joindre mes efforts aux siens en tout ce qui peut être utile au service et au renom de la nation basque.

Soyez, je vous prie, Monsieur, l'interprète de ce sentiment auprès de la Junte directive. J'ai à vous remercier vous-même de tout ce que vous ajoutez d'obligeant pour moi dans votre lettre.

Je n'oublie pas d'ailleurs la bienveillante hospitalité que vous m'avez accordée dans votre maison d'Urdach, quand j'y ai accompagné S. A. Mgr. le prince Louis-Lucien, et je saisis cette occasion pour vous en exprimer ma reconnaissance.

Les 24 exemplaires de chacun des deux premiers numéros de la *Revista Euskara*, annoncés par votre lettre, me sont parvenus. Ce n'est qu'en nous conformant aux usages français que nous pourrions arriver au résultat qu'il y a lieu d'espérer.

Ici, un dépôt de cette nature n'est pas utile chez un particulier; il doit se trouver dans un établissement public. C'est ce que le *Cancionero Vasco* a fait. Il est indispensable que ce dépôt soit accompagné d'un prospectus. Je vous engage fortement à en publier un, et si vous vous y décidez, je m'empresserai de le faire parvenir à mes amis des principaux centres du pays, qui en feront tenir des exemplaires à toutes les personnes de leur alentour, susceptibles de prendre des abonnements.

M. Lasserre, imprimeur-libraire à Bayonne, pourrait recevoir un dépôt de vos brochures... D'après lui, il importerait d'annoncer

la *Revista* dans le *Bulletin de l'Association des libraires français...*

Je vous prie d'offrir de ma part à la Société *Euskara* trois brochures que je remets à la poste.

198. (Au Secrétaire de la *Revista Euskara*. 3 septembre 1878.)

J'ai reçu le 6^e numéro de la *Revista Euskara*. Je vois que votre travail d'organisation n'est pas terminé.

Toutes les difficultés seraient aisément aplanies, si vos hommes intelligents se pénétraient bien de cette pensée, que le monde obéit à l'impulsion de l'esprit et que l'esprit doit toujours être en action. Tous les intérêts d'un pays sont solidaires entre eux; ils doivent s'appuyer mutuellement sous peine de déchéance.

Jamais il ne fut plus nécessaire à la Navarre de soulever le sentiment patriotique qu'en ces jours où l'Espagne est entraînée dans le mouvement de transformation que la science moderne imprime au monde avec une force irrésistible...

Je joins à cette lettre la suite des Proverbes jusqu'au N.º 86, en formant le vœu que votre prote en surveille l'impression.

199. (Au R. P. Arana. 23 septembre 1878.)

Je viens de recevoir enfin une lettre du prince Louis-Lucien.,. Le prince est souffrant depuis trois mois; son voyage de Bretagne et celui qu'il vient de faire en Cornouaille ne lui ont procuré aucun soulagement; le travail lui est défendu, et ce qui le peine horriblement, c'est l'obligation de se priver de toute lecture sérieuse. Ecrire lui donne des tournements de tête. Toutefois, la lettre que je viens de recevoir est d'une main ferme, ce qui est un bon signe.

L'exercice de la plume lui étant encore trop fatigant, le prince me charge de vous faire connaître la cause qui l'a empêché de répondre à votre dernière lettre...

Jamais notre langue n'a été étudiée comme par cet ami de la nation. Que de recherches depuis 30 ans! que de notes prises dans toutes les parties du pays! une masse de manuscrits, au milieu desquels lui seul peut se reconnaître! Que deviendraient tous ces matériaux, si leur auteur nous était trop tôt retiré!...

200. (A M. Antoine d' Abbadie. 27 septembre 1878.)

Je ne sais s'il ne faut pas chercher l'une des causes secrètes de la faiblesse de la plupart des poésies présentées aux divers concours, dans l'obligation de faire des compositions propres à être chantées sur la place publique, devant le populaire assemblé en jour de fête locale. On peut dire à cela que rien n'empêche le poète de s'élever jusqu'aux plus grandes hauteurs; mais il n'en est pas moins vrai

que la situation, sans aider à l'essor de l'esprit, l'a souvent détourné vers la satire et vers la poésie facile.

Je ne veux pourtant pas médire de nos concours, surtout quand je pense que nos plus beaux morceaux n'ont pas été imprimés. Je parle de trois odes, envoyées en 1858. L'une, la moins bonne, avait pour auteur feu l'abbé Goyetche; les deux autres étaient signées Etcheberry, et Bernard E. Mais leurs pièces étaient encore effacées par le chant intitulé *Chêne et Laurier*, par Gasteluberry.

Le marquis d'Uhart, poète lui-même, disait que nous n'avions rien de comparable à cette composition. Il la traduisit en vers français. Aujourd'hui, venant de la relire, je ne l'admire plus autant; le démenti donné par les événements politiques refroidit l'enthousiasme.

L'auteur avait deux idées principales: ces mots de l'Empereur, *L'Empire c'est la paix*, et puis la prétention de trouver dans la nation basque les origines de la maison de Gusman, par conséquent de la famille de l'Impératrice.

Depuis lors, il s'est passé bien des choses, ce qui n'empêche pas les quatre pièces que je viens de mentionner d'être très-remarquables. Elles appartiennent à la haute poésie et à la politique. La politique les fit mettre à l'index. Ce qu'il y eut d'étrange dans ce concours, c'est que le premier prix fut décerné à une chanson d'ivrogne, très-bien faite.

Dans les autres genres, je signalerai le *Départ pour l'Amérique*, par l'abbé Landerretche. On ne lui attribua, bien à tort, que le second prix. Le même sujet, traité en 1858 par Etchebarne, offre une particularité singulière. C'est un chant dialogué entre le fils et la mère. Chacun chante sur un air particulier, si bien choisi, que l'effet en est saisissant. Il y a là de très-beaux vers, qui n'ont obtenu qu'une mention honorable. Ils méritaient mieux. Un sort pareil était réservé en 1862 à une composition signée Duhalde: *Le désespoir*, déposé aux pieds de N.-D. de l'Aubépine, haute poésie que je regrette de ne voir pas imprimée.

En 1859, 1863, 1864, 1865, M. Larralde envoya des pièces qui ont du mérite. Je leur préfère *Apecha eta Lorea* (1862) du capitaine Elissamboure et *l'Aveugle de Solférino* (1864), chant reproduit dans le *Cancionero Vasco* de Manterola. C'est une pièce élégiaque, pleine d'une douce mélancolie, signée A. Salaberry. Je ne dois pas oublier *Artzain dohaxua* (1859), composition gracieuse qui eut à peine un 4^e prix, et *Okhertuak okhertzailari koplak* (1866), genre Cervantes.

Cette, lettre est déjà bien longue; néanmoins pourquoi n'y pas ajouter la fantaisie suivante, qui fut envoyée au concours de 1871. Elle est intitulée *Deus! rien!* Vous en avez l'original; voici la traduction:

«Il est, par le monde, beaucoup de sots qui s'imaginent que de *rien* on ne saurait faire quelque chose; et moi, pour m'en rire, j'ai fourré dans ma tête de faire de rien quelques jolis vers.

»*Rien* de plus facile! que de malotrus sur la terre ronde, qui hier ne possédaient rien, et qui aujourd'hui regorgent d'argent (allusion à nos Américains; que dirait-il des nouveaux riches?) Puisque ces gens de *rien* ont pu amasser des trésors, moi, de *rien* fort aisément je ferai des vers.

»Je ne perdrai *rien* si je ne les fais pas bons; moi qui n'ai rien, je resterai comme devant sans *rien*. On pourra me dire: Pauvre sire, tu es un homme de *rien!* mais les impertinences n'ont en *rien* de prise pour moi.

»Si je réussis, quel ne sera pas mon bonheur! Le travail ne m'est rien, je compte pour *rien* la peine, et je serai réputé homme habile! y a-t-il *rien* de plus merveilleux au monde!

»Que sais-je encore? peut-être qu'avec rien je gagnerai l'once d'or et le *makhila*. Serait-ce le désir que j'en ai qui me dicte ce langage? mais, en vérité, il n'y a à désespérer de *rien*.

»Je me tais. *Rien* autre ne me vient à l'esprit; je finis sans guère avoir rien dit de bon; mais si mes vers ne valent rien, du moins ne feront-ils tort à personne.

»Insensé, que dis-je? ces vers ne valent *rien?* il est bien sûr que je les fais de rien; or, quant à moi, je ne voulais *rien* de plus. Heureux qui, dans l'ordre de ses désirs, ne manque de *rien!*»

Voilà bien, Monsieur, une boutade assez ingénieuse pour faire de rien quelque chose. Qui l'a pensée? Il me semble que j'aperçois la figure de l'abbé Adéma, souriant malicieusement dans le lointain. Me trompé-je? Je ne sais. J'ignore également le sort de cette composition.

1871, date fatale, ne vit pas, je crois, de prix de poésie. Ma collection du reste est incomplète. Aussi se peut-il que je ne parle pas ici de toutes les pièces méritantes; mais, après tout, il serait injuste de dire que les concours n'ont rien produit de remarquable. Les pièces citées, et quelques autres, si elles étaient réunies en une brochure, formeraient certainement une collection qui aurait du prix.

201. (Au prince Louis-Lucien. 3 décembre 1878.)

La lettre de V. A. du 26 dernier a été pour moi un vrai et grand soulagement; aussi, me suis-je empressé de faire part de la bonne nouvelle à M. d'Abbadie et à M. l'abbé Inchauspe, qui en auront autant de joie que moi. Mais, pour Dieu, Mgr, ne vous empressez pas au travail. Le travail est une chose qui ne s'achève jamais. Il en reste et il en restera toujours...

Pendant notre malheureuse guerre de 1870, trop vieux pour y prendre part, je ne trouvai pas d'occupation plus consolante que de travailler à traduire de *l'Imitation de J.-C.* Nos imprimeries languissaient en ce moment; je présentai ma traduction à M^{me} Lamaignère. Justement elle venait, pour occuper ses ouvriers, d'entreprendre la réimpression de la traduction de Chourio. Mon intention avait été de lui rendre service, et je lui aurais nui en allant de l'avant. Je m'arrêtai court.

Le sentiment qui m'inspirait fut-il bien apprécié? je ne sais. Quoiqu'il en soit, nos relations se relâchèrent et finirent par se rompre, ce qui ne m'a pas empêché d'attendre jusqu'à ce jour pour produire mon œuvre. Il me semble, qu'après un laps de sept années, il m'est permis de m'affranchir des attaches d'une délicatesse, exagérée peut-être. Par malheur, l'imprimerie Lamaignère est la seule ici qui travaille d'une manière convenable, et il m'est assez ennuyeux de recourir plus loin.

Une chose à laquelle je ne m'attendais pas, Mgr, c'est l'apparition à Bayonne d'un nouvel ouvrier à la vigne basque; et celui-ci promet d'être autrement sérieux que les Vinson, Hovelacque et C^{ie}.

Mgr Lacroix, devenu impotent, a préféré donner sa démission que de prendre un coadjuteur. Dès le début de son pontificat, il avait voulu parler basque à ses ouailles de cette langue, et son succès fut suffisant. L'exemple n'a pas été perdu pour son successeur, l'abbé Ducellier, vicaire général de Bayeux. Le nouvel évêque semble avoir une aptitude à l'étude des langues, puisqu'il en parle un certain nombre. En venant ici, il n'ignorait pas qu'il avait en partage un bon Diocèse; mais, chose rare dans la vie, son espérance a été dépassée. C'est pourquoi le voyons-nous, sans étonnement, se livrer avec ardeur à l'étude du basque. Il ne se propose, m'a-t-on dit, rien moins que de faire notre grammaire... Mgr Ducellier, j'en suis persuadé, ne voudra pas s'égarer dans, la sottise de Vinson et de Van Eys.

202. (A. M. Sallaberry, notaire à Mauléon. 7 décembre 1878.)

J'ai reçu les six opuscules dont vous m'annoncez le renvoi par votre lettre du 5 ct.

Vous me demandez quel peut-être le prix d'un exemplaire du *Gueroco guero* d'Axular. Les anciennes éditions des livres français, latins, grecs, etc., sont classées par les rapports des ventes parisiennes aux enchères publiques. Il en est tout autrement des vieux livres basques. Les bibliophiles et les bibliomanes se les disputent. Exemple: en janvier 1859, M. Francisque Michel ayant jugé à propos de convertir en argent les livres dont les Basques lui avaient fait présent, il se trouva dans le nombre deux exemplaires de *l'Imitation de J.-C.* (traduction souletine). L'un, bien conservé, avec larges marges; l'autre, plus usé, et ayant perdu un petit morceau de la table au dernier feuillet. La premier fut vendu 1000^f et le second 250.

Autre exemple: la traduction du Nouveau Testament par le ministre protestant Liçarrague s'est vendue 500^f en plusieurs occasions. Il 'n'y en a que huit exemplaires connus. Plusieurs sont précédés d'un petit traité protestant; mais les exemplaires glissés dans le Labourd ont été privés de cet appendice, dans l'espoir de faire recevoir l'ouvrage, qui n'a rien de protestant dans son texte. Ce petit traité fut aussi imprimé-séparément. L'édition n'en est connue que par un seul exemplaire, acheté pour 25 centimes et revendu 1000^f,

Je reviens à Axular. Il y en a trois éditions, dont l'une toute récente. La seconde est assez commune. Le prince Louis-Lucien, étant à St.-Jean-de-Luz en 1856, on lui en présenta six exemplaires. La première édition a plus de valeur comme rareté. Le prince Louis-Lucien la possède. Je ne sais s'il en existe d'autre exemplaire. Celui dont vous me parlez porte-t-il sous le titre *Bigarren edicionea*? Il importe de le savoir.

La 3^e édition est la meilleure; la 2^e est plus estimée, et la 1^{ère}, c'est à dire la plus mauvaise, a plus de valeur comme rareté. A cause de la difficulté d'arracher la 2^e édition à ceux qui la possèdent, je ne balancerai pas à en donner jusqu'à 20 et 30^f. Quant à la 1^{ère} édition, celui qui est assez heureux pour la rencontrer, l'obtiendra sans plus de difficulté que l'autre, parce que sa rareté est ignorée du public; mais elle ferait certainement beaucoup d'argent à Pans. La 3^e édition n'est pas épuisée: elle est d'un prix ordinaire.

Vous me demandez des renseignements sur les ouvrages nouveaux relatifs au pays. Je vous en signalerai les *Annales de la Propagation de la Foi*, en basque; et en français, un livre qui vient de paraître à Paris chez Didier et Cie, quai des Augustins, 35, prix 3^f50. Il est intitulé *Basques et Navarrais*, souvenirs d'un voyage dans le Nord de l'Espagne, par L. Louis-Lande, in-12.

Ce livre parle de nous très-accessoirement et seulement par la raison qu'on ne saurait rien dire de l'origine des Basques-espagnols, et de leurs libertés, sans toucher les Basques-français. Je commencerai par critiquer l'auteur. Il ne connaît pas notre histoire ancienne. Notamment il erre absolument sur la question de la conversion des Basques au christianisme; en second lieu, il touche quelques autres points avec une science imparfaite; enfin, on reconnaît en lui l'homme aux idées modernes, aucunement réfléchies; un élève tel qu'on les fait dans nos collèges, où les questions d'histoire, de morale et de religion sont traitées avec une légèreté déplorable. Et cependant la bonne foi éclate jusqu'au milieu de ses erreurs. On sent, qu'avec une éducation meilleure, cet homme intelligent eût fait un publiciste remarquable et de bonne doctrine; la logique l'amènera à changer de sentiment sur des points essentiels, si le milieu dans lequel s'écoulera sa vie (on sent qu'il est encore jeune, dans la force de l'âge) lui permet de réfléchir et de coordonner ses idées avec les inspirations intimes de son âme. Je laisse de côté les choses qui relèvent de la haute morale; elles exigeraient presque un cours de philosophie; je ne citerai qu'une question de fait, et qui est la question du moment.

Louis-Lande n'est pas en principe ennemi des *fueros*, loin de là et il en donne mille preuves. Mais pourtant, il les condamne en définitive. En a-t-il saisi la portée dernière? Je le nie. Imbu des idées modernes d'unification et de centralisation, (au fond il n'est pas centraliste, mais il ne s'aperçoit pas de la contradiction entre son intuition secrète et ce que j'appellerai ses préjugés d'éducation), imbu dis-je de ces idées dites modernes et qui sont tout simplement révolutionnaires, il condamne à mort les *fueros*. Il aurait dû abandonner ce qui ne peut plus exister, et garder précieusement ce que les *fueros* contiennent de très-bon, de parfaitement bon.

Avant la Révolution de 93, les gouverneurs de Bayonne adressaient souvent des ordres aux maires du Labourd. Ceux-ci se gardaient bien de leur répondre; ils en écrivaient à leur syndic général, qui traitait l'affaire. On voit là l'esprit de conservation de l'autonomie particulière de la province. Le besogneux Louis XV décrétait des impôts nouveaux, contre les privilèges du pays; les labourdins se soumettaient, mais ne permettaient pas l'ingérence d'agent français de perception. Ils se cotisaient suivant les états dressés par leurs députés et leur syndic. Voilà le gouvernement le plus représentatif et le plus démocratique qui puisse exister. Ce que je dis

ici des Basques se voyait, quoique avec des différences, dans toutes les provinces.

Ce système de gouvernement avait peut-être l'inconvénient de quelques lenteurs (rien n'est parfait en ce monde), mais la maudite centralisation n'a-t-elle pas l'horrible inconvénient de nous condamner à être victimes impuissantes de bouleversements périodiques, tous les 15 ou 20 ans? On pouvait auparavant chasser le roi de Paris et l'immense majorité des provinces ne bougeait pas. La moitié de la France pouvait être conquise par l'étranger, et l'autre moitié parvenait à rétablir les affaires. Aujourd'hui, quand Paris est perdu, tout est perdu. Si un groupe d'ambitieux renverse le gouvernement, toute la France tremble inerte et sans force, parce qu'il n'y a plus de provinces, plus d'organisation, en dehors de la capitale. Le ressort central étant brisé, il ne reste plus rien. Les hommes qui dominent aujourd'hui veulent la révolution en permanence, le provisoire perpétuel, comme l'a dit si bien Naquet. Un peuple ne saurait vivre de révolution.

Les Girondins français l'avaient compris; les cantonalistes espagnols tendaient au rétablissement des provinces; la république des Etats-Unis ne subsisterait point 50 ans, si elle fondait ses 22 Etats en un seul.

L'Espagne s'efforce d'imiter nos erreurs; elle cherche à tout unifier, à tout centraliser. Puisque Bismarck a condamné tout Européen à porter les armes, nos frères d'Espagne doivent renoncer à ne vouloir servir que dans leurs provinces.

D'ailleurs déjà, en pratique, ils ne se bornaient pas là. Ils ont pris François 1^{er} à Pavie. Mais la science militaire a progressé; il faut servir même en temps de paix, afin d'être prêt pour la guerre.

La question des autonomies provinciales est bien autre. Là se trouve la sauvegarde de la liberté vraie, sans hypocrisie et sans mensonge...

Je ne vous engage pas moins à lire l'ouvrage de M. Louis-Lande. Vous y verrez des choses très-curieuses; vous y apprendrez, sur nos frères d'Espagne, des particularités parfaitement ignorées ici. Et puis, un style correct, limpide, coulant, un peu trop fleuri quelquefois, avec des cliquetis de mots, à de rares intervalles; en somme, une lecture fort agréable. C'est un livre à étudier avec liberté d'esprit.

203. (Au prince Louis-Lucien. 27 mars 1879.)

Je remets à la poste, en même temps que cette lettre, un numéro de la *Semaine de Bayonne*. Il est de peu d'importance; il s'agit seu-

lement d'une inscription basque, qu'on vient de placer dans les fondements d'une église en construction, à Hasparren. La rareté du fait me porte à vous envoyer l'article.

Nous sommes toujours désireux, Mgr, de savoir des nouvelles de votre santé, et je saisis cette occasion pour venir vous prier de vouloir bien nous en donner...

J'étais depuis deux mois comme en fuite à Bardos, loin du bruit, me livrant innocemment à des plantations d'arbres. A peine de retour, je reçois la visite épistolaire de M. Jules Ferry, notre ministre de l'Instruction publique. Il ne venait pas me complimenter; non, c'est ma pension littéraire qui me vaut tant d'honneur. Le ministère est cerné par tant de patriotes, aux appétits inassouvis, qu'il est bien obligé de ramasser jusqu'aux bribes, pour essayer de diminuer un peu la cohue.

J'ai répondu à M. Ferry que l'indemnité, qui m'avait été allouée, n'était pas une faveur, mais la condition pour laquelle j'avais brisé ma carrière, et qu'il n'y aurait aucune justice à me priver aujourd'hui d'une indemnité, prix d'une position perdue et impossible à regagner. Mon raisonnement sera parfaitement inutile: soit, mais je ne cède pas sans combattre.

Je reçois à l'instant de M. d'Abbadie une lettre dans laquelle il me marque qu'il n'a de V. A. que des nouvelles indirectes, et c'est à l'occasion d'une publication que M. Kent se propose de faire, et à laquelle vous avez bien voulu collaborer pour la partie basque.

Plusieurs de nos jeunes ecclésiastiques sont entrés dans l'ordre des Bénédictins. Ils ont formé un établissement dans les bois de La Bastide-Clairence. Dernièrement l'abbé Joannateguy, qui a publié en basque *Quelques vies de Saints*, a embrassé le même Ordre. Puisse-t-il propager parmi ses Confrères son goût pour les lettres basques.

J'étais mal renseigné quand je disais que notre nouvel évêque se proposait de nous doter d'une Grammaire. C'est un chanoine de Bayonne qui veut lui procurer la commodité d'apprendre notre langue.

204. (A M. Antoine d'Abbadie. 7 avril 1879.)

Vous me plaignez d'avoir affaire à Jules Ferry. Les pertes matérielles m'ont toujours trouvé stoïque. M. Thiers, parlant à l'Assemblée nationale, de la République sans républicains, traitait ceux-ci de faméliques. Aujourd'hui, il les appellerait des détrousseurs...

Voici la traduction du quatrain de M. Kent. Après avoir essayé. les mesures longues de notre prosodie basque, j'ai préféré la forme du dixain qui est plus rapide, plus entraînant.

Cette qualité se fera peu sentir dans la plate traduction littérale française, dont je fais suivre mon texte. Des vers peuvent seuls valoir des vers.

Gure Pio sainduaren
 Gurutzeen artetik,
 Hala nola Mariaren
 Zazpi doloretarik,
 Horra non zaikun bizia
 Sortzen heriotzetik;
 Hestura gaitzen erditik
 Horra bozkalentzia;
 Eta zeruen gainetik
 Horra horra argia!

D'entre les croix de notre saint Pie, comme des sept douleurs de Marie, voilà que de la mort nous naît la vie; du sein des cruelles angoisses, voilà la joie; du haut des cieux, voilà voilà la lumière.

Variante que j'aurais dû envoyer et qui est restée oubliée. Après les 4 premiers vers qui restent sans changement:

Horra non heriotzetik
 Sortzen zaikun bizia,
 Hesturen erditik
 Bozkalentzia,
 Zeru gainetik
 Argia!

205. (Au prince Louis-Lucien. 27 avril 1879.)

J'ai reçu les trois notes (en double exemplaire) relatives au *que* pronominal béarnais, et j'en ai remis la moitié à M. l'abbé Inchauspe.

Je reçois à l'instant même la *Grammaire comparée* de M. Van Eys, et je remercie infiniment V. A. de cet envoi. Je dois pourtant vous avouer que la vue de ce terrible volume m'a plus effrayé que réjoui. Le passé de M. Van Eys nous assure qu'il n'a pu si longuement écrire, sans émailler son livre de mille erreurs. Ah! mais ça me fait peur!

Jugez si j'ai tort: j'ouvre le livre et je tombe sur la page 72, et je lis: «Le suffixe *Gabe*». *Gabe* étant un nom substantif, usité à tous les cas, et l'auteur voulant le restreindre au simple rôle de suffixe, il n'en pourrait résulter qu'un raisonnement boiteux.

Sur quelques observations incomplètes, M. Van Eys croit pouvoir

établir une règle à laquelle, dit-il lui-même, on ne se conforme pas toujours. Je le crois bien. Que n'a-t-il tout de suite conclu que ce qu'il pensait d'abord être une règle, n'était rien moins que cela?

J'ouvre le livre plus loin, à la p. 105, et je trouve: «*Elibat*, quelques-uns. Nous ignorons comment ce pronom est composé»). Il n'y a là aucune composition. *Eli* est un nom collectif signifiant *troupe*, *groupe*, *un certain nombre*.

J'ai sans doute joué de malheur en ouvrant deux fois le livre, pour ne rencontrer que deux preuves de l'insuffisance des connaissances de M. Van Eys, en fait de langue basque. Je devrai m'armer de courage pour affronter son long travail.

206. (A M. Campion, à Pampelune. 1^{er} mai 1879.)

J'ai reçu, par l'entremise de M. d'Abbadie (de l'Institut), communication du programme des fêtes d'Elizondo, et pour ma part j'approuve vos idées.

Il y a près de 30 ans que nous avons ici des solennités de ce genre. L'expérience nous a appris qu'il faut laisser aux poètes le choix des sujets que chacun veut traiter. Ils ne sont pas assez exercés pour les soumettre à des règles plus rigoureuses. L'objection tirée de la difficulté de juger entre des pièces de genres très-divers était spéculative et n'a pas résisté à la pratique. La supériorité perce toujours.

M. d'Abbadie n'a peut-être pas bien compris votre intention de donner, par surcroît, un prix sur un sujet déterminé. Quant à moi, je vous approuve fort. Seulement l'énoncé *Eskualdun gogoak* et les mots qui le suivent me paraissent vagues, et je ne saurais que répondre à quelqu'un qui me demanderait de préciser ce thème.

Nos anciens programmes prescrivaient aux concurrents de fournir une composition de 50 vers. Jamais cependant nous n'avons vu en cela qu'une simple indication.

On n'a pas été plus difficile sur la question des noms d'auteurs. Les pseudonymes abondent toujours. Une fois les lauréats proclamés, les auteurs se font connaître. Il y en a eu qui, voulant rester inconnus, ont désigné des œuvres charitables pour profiter des prix. On a respecté les motifs délicats de leur conduite et on s'est conformé à leur désir. Si la presse de vos contrées faisait connaître cet usage, vous auriez peut-être des concurrents capables, qu'une fausse honte retient en arrière.

Une chose à stipuler, c'est que les airs des chants soient purement basques. Les auteurs couronnés prennent leurs mesures pour l'exé-

cution des chants; mais on vient à leur aide, quand ils sont embarrassés.

Ici, les communes qui obtiennent l'avantage d'un, concours pour leur fête se chargent de l'impression des pièces. On en tire 250 exemplaires. Votre appel à toutes les provinces semblerait demander un supplément, qui serait expédié de divers côtés. C'est là un bon moyen de propagande nationale. L'union fait la force, et c'est ce que nous, Basques de France, souhaitons de voir régner chez nos frères d'Espagne.

207. (A M. Antoine d'Abbadie. 2 mai 1879.)

J'ai écrit hier à M. Champion. Son programme me paraît bon. On y propose deux prix: l'un pour une composition dont le sujet reste au choix des concurrents, et l'autre sur un sujet déterminé: *Eskualdunen gogoak* Ce n'est pas mal. Seulement ce titre, avec le peu de mots qui le suivent, me laisse dans le vague, et j'ai dit que si quelqu'un me demandait de mieux préciser le thème, je ne saurais que répondre. J'ai ajouté que le nombre de 50 vers n'a pas été considéré dans nos concours comme une prescription rigoureuse, mais bien comme une simple indication.

J'ai marqué à M. Champion qu'il serait bon de stipuler que les airs des chants seraient purement basques.

Quant aux noms des concurrents, voici ce que j'ai dit: Les pseudonymes abondent toujours dans nos concours. Quand les lauréats sont proclamés, les auteurs se font connaître. Il y en a eu qui, voulant continuer à garder leur incognito, ont désigné des œuvres charitables pour profiter des prix. On a respecté les motifs délicats de leur conduite, et on a obtempéré à leur vœu. Si la presse vasco-navarraise faisait connaître ces dispositions libérales, on réussirait peut-être à faire concourir les capacités, que des raisons particulières tiennent à l'écart, de peur de livrer leurs noms.

J'ai terminé ma lettre en disant que les communes favorisées d'un concours faisaient imprimer à 250 exemplaires les pièces couronnées, et j'ai manifesté qu'après l'appel adressé cette année à toutes les provinces, un supplément destiné à être expédié de divers côtés serait fort utile comme moyen de propagande nationale...

Avez-vous remarqué ce prix de 40^f promis à celui qui maniera le mieux la hache? Il s'agit ici sans doute d'encourager les laboureurs à s'exercer sur la fabrication de leurs outils. On rencontre dans toutes les communes des hommes très-adroits dans ces sortes de travaux. La Société procurera des pièces de bois sur lesquelles les

concurrents doivent faire leurs preuves. Cette dernière disposition m'avait d'abord échappé. J'avais cru qu'il s'agissait de lancer la hache comme les Grecs lançaient le disque, car ce n'est pas là un jeu inconnu à nos Basques, qui s'exercent, également à lancer le levier en fer. La hache doit être remplacée par le disque, de peur d'accident. J'étais tenté d'envoyer deux ou trois louis pour les deux exercices que je mentionne. Réflexion faite, je trouve qu'il y a suffisamment d'innovations la présente année. A plus tard.

Moi, qui ai habité toutes les parties de notre Vasconie, je reste frappé de la disparition graduelle de la gaîté basque. Si on compare notre état social actuel à celui que M. Boucher de Crèveœur décrit dans ses Souvenirs du *Pays Basque en 1820 et 1821*, on ne peut s'empêcher de déplorer les changements qui se sont opérés dans les mœurs du pays. Si on joue, c'est aux cartes. Les places pour la paume sont abandonnées en plus d'un endroit. A St. Pierre d'Irube, on les a labourées ou détruites. A Bardos, on n'y voit que de l'herbe. Un bon nombre de communes possédaient des petites places dans les quartiers isolés. Tout a disparu. Elles ne sauraient se relever, à cause de l'adoption du gant, tressé de bois.

Aujourd'hui, la jeunesse s'engouffre, après les Vêpres, dans les auberges. Pour la ramener sur la place publique, on devrait remettre en honneur les courses à pied, les sauts basques, les sauts à pieds joints et avec la barre, les exercices du disque et du levier, etc., etc. La plupart de ces jeux reprendraient faveur, si on envoyait des petits prix, de 10^f par exemple, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Il faudrait qu'une Société d'Amis du pays s'en mêlât, pour donner plus de crédit et d'entrain à ce réveil de la nation. Et ce serait encore là un moyen d'influence contre les pernicieux agissements de certains partis politiques.

La griffe démagogique s'étend à l'occasion sur nos paysans, et pas toujours sans succès. En 1849, la minorité approcha de la majorité. Renaud fut élu et Chaho l'eût été, sans sa chute près de Jurançon; on le croyait mort ou mourant, et il lui manqua 300 voix, quand il en fallait environ 50.000, pour être représentant. Ces temps-là sont passés, mais la leçon n'est pas à mépriser.

Je terminerai cette longue missive par vous signaler quelques ouvrages intéressants:

1.^o *Basques et Navarrais*, par L. Louis-Lande. Chez Didier et C^{te}, quai des Augustins, 35.

2.^o *Les sauvages Ba-Hnars*, par l'abbé Dourisboure (des Mis-

sions Etrangères). Chez Soye, dépôt rue de Mézières, 6. L'auteur est de Briscous, et remplit en ce moment les fonctions de vicaire apostolique du Vicariat d'Annam (Cochinchine).

3.^o *Vie et lettres du R. P. Garicoits*, fondateur de la Congrégation des prêtres du Sacré Cœur de Jésus, par le P. Bourdenne. A Pau, à la librairie catholique de Bergerot.

4.^o *Vie de L'abbé Cestac*, fondateur du Refuge d'Anglet, par l'abbé Puyol, qui était, sous l'Empire, chapelain de Ste. Geneviève. Je n'ai pas encore cet ouvrage que je peux me procurer au Refuge. L'abbé Cestac fut une des bêtes noires de Chaho. Chaho mourut, et ses diatribes disparurent si bien que nous n'avons réussi qu'avec la plus grande peine à en découvrir un exemplaire pour l'abbé Puyol.

J'ai reçu le grand in-8.^o de 535 p. de Van Eys. Dépôt chez Maisonneuve, quai Voltaire, 25. Je l'examine avec le plus grand soin.

208. (Au prince Louis-Lucien. 14 mai 1879.)

Je mets à la poste un numéro de *l'Avenir*, de Bayonne, dans lequel on a réimprimé la liste de quelques mots, inusités en Soule, liste dont Liçarrague a fait suivre sa traduction du Nouveau Testament. On a prétendu la reproduire avec la plus minutieuse exactitude. A-t-on réussi? C'est possible, mais je reste dans le doute...

La lettre de V. A. du 3 approuve ce que j'ai dit au sujet de *gabe* et se tait sur *eli*. J'ai pensé que le doute subsiste dans votre esprit.

Je n'ignore pas que M. Gèze, dans sa Grammaire souletine, classe *elibat* au nombre des proverbes. M. l'abbé Inchauspe est aussi, je crois, de cette opinion. Certes, c'est une autorité; mais l'étude démontre son erreur. J'avais relevé ce mot quand j'habitais en Soule. Il y est usité comme substantif. Les analogues *zoumbait*, *batzu*, demandent le verbe pluriel: *zoumbaitek* ou *batzuk erraiten dizie*. Le contraire a lieu avec *eli bat*. D'ailleurs *bat*, nom de nombre, diffère essentiellement du suffixe *bait*. Mais voici une autorité décisive.

Ouvrez les Proverbes d'Oihénart, n.^o 499.

Elzoz ere elia gaitz, (mot pour moi) la troupe des moucherons elle-même est fâcheuse, c. à d. les moucherons eux-mêmes, quand ils sont en bande, sont difficiles à supporter.

Le gros volume de M. Van Eys ne doit pas passer pour œuvre de maître. Pour ma part, je le visiterai par le menu, et mes critiques seront faites à bon escient. Mais l'étendue de l'ouvrage exige bien de temps.

209. (A M. Sallaberry. 15 mai 1879.)

Je croyais que cette année-ci Mauléon verrait les distributions des prix de chants d'improvisations, de jeu de paume, etc., que M. d'Abbadie se plaît à donner au Pays Basque. Il paraît que ce projet est remis à l'an prochain. C'est la Haute Navarre qui obtient cette fois le privilège.

Les fêtes d'Elizondo (25 juillet) vont être des plus brillantes. La Société de la Revue *Euskara* ajoute aux anciens prix. Le programme attendu ne peut guère tarder à paraître. Il y aura plusieurs prix de poésie et de composition en prose. J'ai demandé, et l'on a agréé ma requête, que la musique soit exclusivement basque. Sans cela, il faudrait opposer les compositeurs français aux compositeurs espagnols, et le caractère de la fête serait dénaturé. L'émulation doit se tenir sur le terrain purement basque. La Navarre et le Guipuscoa, et peut-être aussi la Biscaye paraîtront au concours. La Soule restera-t-elle en arrière? Je ne veux pas le croire.

C'est à Messieurs les Mauléonnaic à réchauffer et même à diriger vos bardes. Ceux-ci n'ont guère envoyé jusqu'à présent que de la prose rimée. La poésie meurt-elle donc chez vous? et pourtant vos jolies romances attestent qu'au moins elle a eu de beaux jours. Qu'elle se réveille, voici l'heure.

Il y a quelques années, je vous signalai un chant appartenant au théâtre basque. Ou en pourrait tirer parti aux fêtes d'Elizondo. Auriez-vous la complaisance de me l'envoyer? Marquez-moi, je vous prie, les airs qui nous feraient honneur au concours prochain.

210. (Au prince Louis-Lucien. 15 mai 1879)

M^{me} Lamaignère s'est empressée de m'envoyer l'épreuve de la lettre que V. A. désire de rendre publique. Je mon côté, De me hâte de vous l'adresser sous ce pli.

M. l'abbé Inchauspe, que je quitte à l'instant, est revenu de son opinion sur *eli*. Le très-regretté P. Uriarte emploie bien *ele*, avec, la signification de troupeau de moutons. Reste à savoir si ce mot n'est pas usité dans un sens plus étendu. Je m'en assurerai chez nos capucins espagnols. Le rapprochement de *eli*, *ele*, produit un effet si frappant sur l'esprit, qu'on est porté à leur attribuer identité.

Que d'insolence, dès les premières pages, dans le dernier livre de Van Eys! Je procède par ordre, dans mon examen. J'y trouve plus d'une phrase vague et qui semblent parfois impliquer contradiction. Ce pauvre homme prétend comparer les Grammaires de nos dialectes et il ne discerne pas auquel de ces dialectes appartiennent les livres qu'il a entre les mains.

Je crains qu'il faille un volume presque aussi gros que le sien pour relever toutes ses erreurs. Afin d'en pouvoir traiter, un certain nombre, avec une étendue convenable, ne serait-il pas à propos, par exemple, de s'inscrire en faux tout simplement contre telles et telles de ses assertions, et de lui offrir la preuve sur 50 ou 100 points à son choix? Je vous prie de vouloir bien m'en dire votre jugement.

211. (A. M. Antoine d'Abbadie. 19 juin 1879.)

Je présume qu'avant ce jour la prétendue *Grammaire comparée des dialectes basques* a paru sous vos yeux, et que vous avez vu cent et une preuves de l'incapacité de l'auteur. J'avoue que M. Van Eys m'a trompé; je m'imaginai qu'un homme, qui s'est essayé à fabriquer une Grammaire basque, quelque défectueuse qu'elle pût être, en 1865, et qui n'a plus cessé d'étudier notre langue, avait acquis une certaine somme de connaissances, dont son gros volume actuel serait le dépôt. Illusion!

Le corps de l'ouvrage est un fouillis inénarrable d'opinions, d'hypothèses et d'erreurs de toute sorte; la langue basque y est complètement défigurée. Solécismes, barbarismes, contresens, fausses appréciations s'y heurtent dans un pêle-mêle sans pareil. Il y a la tel paragraphe, d'une vingtaine de lignes, qui ne contient pas moins d'une erreur par chaque ligne.

J'ai commencé mon examen, et, arrivé à la page 44, je me trouve avoir déjà noirci beaucoup de papiers. Je vais continuer néanmoins, sauf à piquer ensuite dans le tas. Il faut ou laisser passer en silence cette œuvre indigeste et mauvaise, ou démontrer son faux aloi. J'avais d'abord pensé que le mieux serait de s'inscrire en faux contre une quantité de propositions, et d'offrir à l'auteur la preuve sur 50 ou 100 points à son choix. Cette marche est-elle pratique? Quel moyen de publicité employer pour cela? Et pourtant, la publicité est seule efficace au cas présent. De là mon embarras. Voudriez-vous bien m'en dire votre avis?

Vous savez que, même du mal on peut retirer du bien; c'est ce qui va résulter de l'élucubration de notre Hollandais. Des points de grammaire, auxquels on n'avait pas songé, seront mis en évidence. En voici un qui a son prix:

«L'agent, nous dit M. Van Eys, porte toujours la caractéristique *k*, même, avec le verbe passif.» Si cela était vrai, on ne dirait plus *gizona hil da*, mais bien *gizonak hil da*.

Toutefois, il ne faut pas croire que l'idée de M. Van Eys ne se rattache pas à quelque vérité inaperçue, mais sur laquelle il erre.

Pour prouver son assertion, il cite une phrase estropiée. Je ne m'arrête pas à ce détail; je comprends ce qu'il veut dire et j'établis une phrase correcte: *Jainkoak egina da mundua*. Le verbe passif ou intransitif est *da*; il ne saurait avoir d'agent; son sujet est patient, *mundua*, et non point *Jainkoak*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le participe *egina*, qui sert ici de nom verbal et qui vient d'une racine à sens actif, a le singulier privilège de conserver son agent intact, *Jainkoak*. Il en résulte que la traduction *mot pour mot* est probablement impossible en aucune langue. Chacun comprendra le sens: c'est Dieu qui a fait le monde, c'est par Dieu que le monde a été fait. Mais quelle est la langue qui traduira par deux sujets, l'un passif, l'autre actif, sans régime? Certainement M. Van Eys n'a pas entrevu, même de loin, cette particularité si curieuse; il a remarqué la présence d'un agent en compagnie d'un verbe intransitif et il a pris le Pirée pour un nom d'homme. Néanmoins, il a droit à nos remerciements.

212. (A M. Sallaberry, à Mauléon. 21 juin 1879.)

Vous possédez, à n'en pas douter, la première édition d'Axular. Car voici le titre de la 2^{me}: *Gueroco guero edo gueroco luçamendutan ibiltceac eta arimaren eguïtecoac guerocotz uzteac cenbat calte eguiten duen, Escritura saindutie, Eliçaco dotor-etaric eta liburu devocionez coetaric Axular Saraco erreterac vildua eta argitara emana.*

Bigarren edicionea corrigetua eta emendatua.

Bordelen eguina G. Millanges Erregueren imprimatçaillea bathan.— 1642.

Vous voyez combien ce titre diffère du vôtre. il semblerait qu'il doit y avoir aussi quelque chose de changé au premier texte, à moins qu'on n'ait mis par habitude *corregitua eta emendatua*, ce qui serait plus étonnant dans un livre basque que dans un livre français.

Comme édition princeps, et surtout à peu près introuvable, votre Axular a nécessairement plus de valeur que le mien, aux yeux d'un bibliophile, quelque peu atteint de bibliomanie. Quel prix pourrait-il faire à une vente? La petite déchirure, insignifiante pour nous, serait fâcheuse. L'état de conservation et la largeur des marges importent aussi. Néanmoins, si deux bourses vigoureuses se trouvaient là, disposées à la lutte, supposant le livre dans les conditions voulues, le chiffre pourrait être gros: 100^f, 300^f; que sait-on? Sans cela, 30^f, 40^f? Je ne sais. Le hasard servirait de régulateur.

Je ne connais, d'une manière certaine, qu'un exemplaire de la première édition: celle du prince Louis-Lucien. Il me semble que

M. d'Abbadie m'a dit, l'hiver dernier, qu'il en a un autre exemplaire; mais je ne peux l'affirmer.

Je suis marri de voir que les Basques de France paraissent disposés à abandonner le concours de poésie et de prose. Un joli conte, bien raconté, suffirait pourtant, et Dieu sait si certaines vieilles en savent! Une fable, celle-là en vers bien tournés, et point tirée d'auteurs connus, aurait encore des chances. *Ez duzu hor senthagallarik egiteko.*

La poésie dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre est bien le chant de l'ange dans la pastorale. Je ne l'ai entendu qu'une seule fois, et le souvenir que j'en ai gardé me fait souhaiter de l'avoir. Vous seriez bien bon de prendre sur un moment de loisir, pour m'en envoyer une copie.

Dans ce moment, un Hollandais me donne une rude besogne. C'est M. Van Eys, auteur d'une Grammaire basque et d'un Dictionnaire. Il vient de faire paraître un volume in-8.^o de 535 pages, intitulé *Grammaire comparée des dialectes basques*. Il y défigure complètement notre langue. Son gros livre est un fouillis de toute sorte d'erreurs. Il avait déjà reçu sur les doigts, de divers côtés, et il adresse des insolences à tous ceux qui l'ont désapprouvé. Cette fois, il faudrait procéder à une exécution en règle.

213. (A. M. Antoine d'Abbadie. 25 juin 1879.)

Que le prince Louis-Lucien ne veuille plus se commettre avec le sieur Van Eys, ne me cause aucune surprise. Ce parti-là, n'avez-vous pas eu le besoin de le prendre envers Chaho? Je m'en souviens comme si c'était d'hier.

Je n'ai pas voulu répondre non plus à une incartade de M. Van Eys, en 1868; je ne suis pas aujourd'hui tenu à la même réserve. Je me promettais donc de relever vivement ses impertinences, adressées au prince, non cependant sans l'aveu du prince lui-même, sur les matières controversées. Mais, par malheur, on a bien autre chose à faire à Chislehurst qu'à songer à Van Eys et au basque. Le hollandais perdra-t-il pour attendre? Je ne le pense pas. Il jettera des cris de paon effarouché, dès qu'il se sentira piqué. Sa manière de discuter est tout à fait teutonique.

Le pauvre Vinson était curieux, faisant patte blanche et obligé d'éreinter son adversaire, avec l'éventail de plumes venu de l'Inde, lorsqu'ils ont eu maille à partir ensemble. Je ne doute pas que, cette fois, M. Van Eys ne se prête lui-même à tout ce qu'on voudra lui dire.

J'accepte volontiers soit *Academy* soit *Athenæum* pour confident

des justes doléances du basque. Je vais résumer quelques griefs principaux; je vous enverrai ma plainte, espérant qu'il vous plaira de la revêtir au goût anglais,

Je n'entends absolument rien dire de la fête d'Elizondo. Je crains fort que ce concours ne fasse fiasco de notre côté. J'avais écrit à M. Sallaberry, auteur du recueil des chants populaires basques, mis en musique, le priant d'engager les bardes de la Soule à paraître au concours. Sa réponse présage l'abstention. Quelque chose qu'il en soit, je me ferai un devoir et un honneur de vous accompagner à Elizondo

214. (Au même. 27 juin 1879.)

Je reçois à l'instant une lettre de M. Arthur Champion et je crois devoir vous la communiquer en original, de peur que ma traduction ne soit pas suffisamment exacte.

La question la plus importante est relative à la partie de paume annoncée, *Errebotean chisterarekin*. Les Navarrais y renoncent pour leur part, peu exercés qu'ils sont à cette manière de jouer. Ils se réservent *pour la longue*. C'est leur jeu favori. Voilà aussi un motif de plus de faire paraître nos excellents *chisterari*. Il me semble que d'ici au 25 juillet il y aura une partie entre les basques-français.

La Société Euskarienne souhaite de savoir si vous honorerez de votre présence la fête d'Elizondo et quel nombre de personnes vous y accompagneraient. On ne parle pas de la date de l'arrivée, mais c'est sous-entendu, puisqu'on se propose de venir vous recevoir à l'entrée du Baztan.

M. Champion regrette trop le lapsus qui dit *gutienik* au lieu de *gehienik*, en parlant du nombre de vers que doivent compter les poésies du concours. J'avais supprimé ce mot malencontreux dans la traduction française du programme., Une rectification n'est pas nécessaire; elle arriverait d'ailleurs trop tard.

215. (A M. Champion, à Pampelune. 1^{er} juillet 1879.)

J'ai communiqué à M. d'Abbadie votre honorée lettre du 26 du mois dernier, et je viens de recevoir la réponse suivante:

M. d'Abbadie va s'occuper de lier une partie entre *Chisterari* français, pour donner le spectacle de ce jeu à ceux des Navarrais qui ne le connaissent pas.

M. d'Abbadie est en parfait accord avec vous pour la formation des jurys du concours. Il se rendra à Elizondo, quelque temps qu'il fasse, et je l'accompagnerai, dans une voiture que nous prendrons à Irun. Il n'aura du reste, avec lui, que son homme d'affaires. J'attends un avis ultérieur pour le jour du départ.

Il me serait infiniment agréable, Monsieur, d'accepter votre gracieuse invitation aux fêtes de St. Firmin! Voir, un jour de fête, vos populations navarraises dans leurs costumes nationaux, est pour moi une perspective des plus attrayantes; et néanmoins, je n'ose, me promettre de pouvoir en profiter, dans une aussi belle occasion. Cela dépend de l'arrivée de M. Anglecourt, qui s'est annoncé chez moi pour un travail sérieux, et je ne sais au juste quand il arrivera. Si les circonstances me retiennent ici, je vous prierai d'accepter l'expression de tous mes regrets; mais je ne vous serai pas moins reconnaissant de votre aimable proposition.

216. (Au même. 11 juillet 1879.)

Je pense que Don Damazo Legaz nous apportera prochainement les pièces qui vous sont parvenues pour le concours d'Elizondo. Le mieux serait qu'il pût arriver au plus vite, pour vous donner le temps d'aviser les vainqueurs et de faire imprimer les pièces.

Nos Basques-français ont envoyé de bons vers; mais ils sont dépassés de beaucoup par les poètes de Guipuscoa et de Biscaye, qui ont envoyé directement à l'imprimerie Lamaignère des compositions étincelantes de beautés. Malheureusement, nous ne possédons pas la musique des poésies. *Euskera-lorazko sortachua*, *Pleurs sur la mort de l'Euskara*, est admirable; quoique les paroles en soient correctes au point de vue politique, malgré les regrets sur les *fueros*, nous ne voudrions pas vous causer de l'embarras, de la part de la malignité de vos ennemis. Que M. Legaz nous apporte la pensée de *l'Elkargoa* sur les pièces de ce genre, car il y en a plusieurs.

217. (A M. Antoine d'Abbadie. 11 juillet 1879.)

M. Damazo Legaz, délégué par *l'Elkargoa* navarrais, n'est pas encore venu. J'écris à M. Campion pour presser l'arrivée de ce délégué. Je serais bien aise que vous puissiez venir prochainement à Bayonne, pour porter votre jugement sur une question délicate. Les pièces françaises sont entièrement effacées par les guipuscoanes et les biscayennes, arrivées directement chez M^{me} Lamaignère. Parmi ces poésies, il y en a une de Philippe de Arrese, d'Ochandiano, *la Mort de l'Euskara*. Rien de vrai, de patriotique, de poignant, comme les larmes de sang de ce Cantabre.

Comment lui refuser le prix (il est bien difficile que les Navarrais le dépassent) à un morceau de telle grandeur? D'autre part, faut-il considérer, non pas tant ses paroles, qui sont correctes, mais sa portée politique dans la position actuelle de nos frères d'Espagne. Je signale à M. Campion cette situation.

Il appartiendrait à *l'Elkargo*, partie la plus intéressée, d'émettre son avis.

218. (A D. Phil. de Arrese à Ochandiano. 11 juillet 1879.)

Juan-Pedro Duvoisin ethorkiz nafarrak, sortzez Ainhoar Bayonan dagoenak don Felipe de Arrese Ochandiokoari, agur.

Irakurtu eta ederrexi dut, Jauna, zure *Eskera-lorazko sortachua*. Naizen arren erabakitzailetarik Elizondoko bestetarakotzat egin dien eresien gaineko, ez dakit nolako begiz ikusia izanen den zure eginkaria, zeren ez baikare oraino bildu Nafarrekin eta ez ditugun eskuetan Iruñera bidaliak izan diren eresiak.

Hemen guziak gare zuen anaya eta adiskide zailenak; zuen ona nondik atera daitekeen begira gaudezi. Aria hortaz, gure artean badire gizonak zein beldur baitire damu egin Espainiako gobernuari, batzarre handi batetan erantzunez eresia herritarrak. Hori hala da; bainan hala ere, nik ez dut uste zure nigarrak zoko ixuan gordetzeko direla. Aitzitik! Elizondon erantzun detzaten, edo ez, nahi nuke hel ditezen, era batez edo bertzez, mendi gorenearik erreka behe-retaraino, eta handik esker-eskuin, Ebrotik ixasbazerretaraino.

Zuri erakusteko, Jauna, zembat ederresten, miresten eta pre-zatzen ditudan zure bihotz-jauzi herritarrak, bidaltzen darotzut ene iduri iguzkiz-egina, begira diozozuntzat, adiskide baten arpegiari bezala.

Jainkoak begizu, Jauna, egun luzez osasun eta zorion.

219. (Au prince Louis-Lucien. 24 juillet 1879.)

Combien n'avons-nous pas souffert ici du terrible coup qui a subitement atteint V. A. Que Dieu qui l'a permis vous donne la force de le supporter. Que dirai-je de plus, si ce n'est que tous nos vœux et nos prières s'élèvent pour demander la conservation de votre chère santé...

Pour essayer de vous distraire un moment de ces tristes pensées je mets à la poste à votre adresse les 2^e et 3^e fascicules des *Légendes basques*, de la part de M. Cerquand, inspecteur de l'Académie de Bordeaux, et cinq pièces de vers dont l'une, très-remarquable, composée par M. Philippe de Arrese y Beitia, d'Ochandiano. L'auteur n'a pas voulu l'écrire dans son propre dialecte qui n'est pas assez répandu pour être compris de tous; ses vers sont plus guipuscoans que biscayens.

Comme le Pays Basque-espagnol est sous le régime de l'état de siège, nous n'avons pas jugé à propos de publier que M. de Arrese est premier lauréat au concours d'Elizondo, (de peur de faire

interdire ces concours à l'avenir), mais on lui fera parvenir le prix.

Son chant a été tiré a 1000 exemplaires, de même que celui de la mort de Roland, heureuse imitation en vers d'un morceau en prose, dont beaucoup de littérateurs se sont occupés. Le véritable auteur fut un Bayonnais, M. Garay de Monglave, et le traducteur basque, un de mes cousins, Louis Duhalde, d'Espelette.

Enfin, je joins au même envoi une lecture faite à la Société des Sciences et Lettres de Cannes (Provence) par M. Blanc Saint-Hilaire, de Grasse. Ce travail aura, paraît-il, une suite. Vous remarquerez que l'auteur n'est pas au courant de ce qui a été publié sur la langue basque depuis un voyage qu'il fit ici il y a-une dizaine d'années.

220. (A Madame d'Abbadie. 28 juillet 1879.)

Les bêtes sont des bêtes, et les hommes ne leur ressemblent que trop. M. Flourens tuait les porcs pour savoir si la nourriture animale pénétrait dans l'économie du côté de la moëlle ou bien du côté de la peau. M. Paul Bert fait des vivisections sur les chiens, qui s'en plaignent fort, et il opèrerait sur des Jésuites, s'il l'osait...

Je croyais que M. d'Abbadie enverrait directement les prix à ceux qui les avaient mérités. Ne serait-ce pas encore le meilleur parti? Au dire du bon La Fontaine, il faut en toute chose considérer la fin. Suivant ce qui a été répété cent fois à Elizondo, la Société de Pampelune n'acceptera rien. Les prix feront retour, et comment finir?

Que- les vainqueurs reçoivent double récompense, là n'est pas le mal. Les Messieurs de Pampelune n'ont pas à s'ingérer dans ce que fait M. d'Abbadie, et ce serait là une solution.

Quoi qu'il en soit, je m'empresse, Madame, de vous envoyer la ceinture promise...

221. (A M. Campion, à Pampelune. 29 juillet 1879.)

L'impression des chants basques et leur envoi se sont faits avec tant de précipitation, à cause du peu de temps qui nous restait, qu'à mon retour à Bayonne seulement je me suis aperçu qu'une strophe manque au chant de M. de Arrese.

Le poète finissait par les vers suivants:

Baña uste dot izketa eder au
 Egiten dala zeruan;
 Auche jarri-ta, bizi guztian
 Nik beti daukat buruan,
 Bestela antche ikusiko da
 Ara guazen orduan.

Ces vers n'ajoutent aucun mérite à la composition; bien au contraire, ils sont faibles au point de vue littéraire et, comme pensée, ils donnent prise à la causticité railleuse de ceux qui n'aiment pas *l'euskara*. Ils ne manqueraient pas de les relier à la singulière assertion de quelques auteurs, qui ont prétendu qu'Adam et Eve parlaient basque. Cela nous a valu plus d'une amère raillerie.

Après les accents héroïques, les figures hardies et la magnificence déployés dans tant de chants, cette finale devenait une tache. Il fut donc convenu avec M. Legaz qu'elle serait supprimée, et les premières épreuves furent conformes à cette décision.

Quelle n'a pas été ma surprise, quand j'ai reconnu que, par un malentendu, on avait ensuite retranché la strophe qui précédait celle-là. Je n'ai vu d'autre moyen de réparer le mal que de la faire réimprimer tout de suite, sur un feuillet volant, pour la rattacher aux exemplaires qui vous restent.

Ne m'étant pas trouvé à Bayonne lors du passage du comte Ferdinand de Lesseps, qui travaille comme vous savez à préparer le percement de l'isthme de Panama, je suis obligé de faire une absence, dont je ne peux dire la durée. Mais j'espère que je pourrai vous expédier le feuillet supplémentaire avant mon départ.

J'ai quitté Elizondo en vous laissant tous mes regrets et mon très-vif attachement. Veuillez bien en accueillir la nouvelle expression, et la faire agréer à vos confrères. Il ne faut pas qu'un accident nuise à l'œuvre commune de *l'euskara*. Quoi de plus patriotique que l'union de tous les Basques dans une même pensée!

Vous, Navarrais, vous avez pris une initiative féconde; le Guipuscoa s'apprête à vous suivre; vous verrez la Biscaye s'émouvoir à son tour. Gardez votre primauté. Qui sait ce que nous réserve l'avenir? *Macte animo!*

222. (A M. de Arrese. 6 août 1879.)

Don Felipe de Arreseri bere adiskideak agur.

Zembat ere gizonen orhoitzapenetan iraunen baitu Eskaldunaren omenak, hambat ere errankizunetan biziko da Don Felipe de Arreseren izena. Zure burutik atheratu da, Jaun maite-maitagarria, eskara zaharrak duen eresiarik ederrena; eta ez bihar, ez gero, ez menderen mendez, Eskaldunik izanen deno, ez da galduko gure mendi ibarretan. Ai zergatik ez dugu zure eresia handiko musika? Ja ozenki erantzunen lukete gure tokietako oihartzunek. Atsegin berezia ginduke bidal bazinezagu.

Bayonatik Parisera eta Parisetik mundu guzira joko du zure

eresia bihozgoragarriak, orotan jakin dadien Eskalduna oraino bizi dela Eskalherrietan. Batasun oso bat egin bedi Eskaldun guzien artean. Erdalduna bego Erdaldun; bainan guk behar ditugu bihotz bat eta arima bat.

Egin izan diren huxez ez da orhoitzeko, baizik ere ethorkizunean halakorik berriz ez egiteagatik. Egunak eguna dakhar eta ez da urrun ordua non Eropa guzian jauziko baitire gerthakari batzu, munduaren itchura bertze bat eginen dutena. Kristo Jaunari aihar da gaichtagina, eta Kristok bere bidean oinaz lehertuko du gaichtagina pisti tchar bat bezala.

Nahi lizateke, Jauna, eresia berri bat athera bazineza bake eta batasunaren gainean Eskaldun guzien gogo eta asmuetan; batasuna herriaraldetik herriaraldera, herritik herrira, baserrietarik hirietara; ezen hor dathortzi egunak, ez dire urrun, orenak joko du eta orduan Eskaldun guziek arima bat baizik ez badute izaten, beren mendi tontorrak bezain hazkar eta gogor aurkituko dire.

223. (A M. Manterola, à St. Sébastien, avenida de la Libertad, 26. 7 août 1879.)

Suivant le désir que vous me marquez par votre honorée lettre en date d'hier, je m'empresse de vous envoyer la traduction française du chant de M. de Arrese; la *Semaine de Bayonne* vient de la publier. J'y joins la dernière strophe de ce chant, supprimée par suite d'un malentendu, dans l'édition de l'imprimerie Lamaignère.

Ne me plaignez pas, Monsieur, de l'incident fâcheux d'Elizondo; je n'ai de peine que pour les personnes qui étaient en cause. Il faut oublier tout cela. Cependant un méchant article, offensant la vérité et la bonne littérature, a été lancé à ce sujet par un méchant journal de Bayonne, *l'Avenir*. Le mieux serait de lui répondre par le mépris du silence.

Vous m'invitez à assister aux fêtes que la ville de St. Sébastien se propose de donner le 7 du mois prochain. Je me déciderai difficilement à visiter votre ville en pareil jour, à cause de mon extrême répugnance à paraître dans les solennités. Je travaille pour *l'euskara* dans le silence du cabinet, et n'aime pas à sortir de là; si je me suis rendu à Elizondo, c'est uniquement pour ne pas désobliger M. d'Abbadie qui le désirait.

Le programme de St. Sébastien m'a trompé en parlant de *agorrila*, qui se dit en Soule et Basse Navarre pour le mois d'août. Ici, *buruila* est le mois de septembre.

Les concours littéraires ont une importance dont les Basques

d'Espagne semblent ne s'être pas doutés. En unissant les provinces, dans un amour commun de la langue et de la patrie, ces concours finirent par empiéter sur les divisions intestines. Ramener la concorde, voilà le but. Que chacun se dise Basque et rien de plus.

Le nom des provinces ne doit être qu'une expression géographique: «Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne subsistera pas». Ces paroles de l'Évangile se sont réalisées plus d'une fois et se réaliseront encore dans l'avenir. Les autonomies provinciales, unies comme les divers rouages d'une machine, ont fait la gloire de l'Espagne. Là sera encore le salut de votre beau pays...

Basques, ne soyez pas divisés contre vous-mêmes...

224. (Au prince Louis-Lucien. 11 août 1879.)

Je remercie mille fois V. A. de sa courte lettre du 9...

Saint-Sébastien vient d'ouvrir un concours de poésie et de prose; je mets à la poste son programme basque. Ce programme est déjà modifié comme V. A. le verra dans un article du *Diario* du 7 août.

Quand M^{me} Lamaignère (qui vient de se casser un bras dans une chute malheureuse), a fait imprimer le magnifique chant de M. de Arrese, sculpteur-peintre à Ochandiano, on a, par suite d'un malentendu, supprimé la dernière strophe. Je vous l'envoie en feuillet détaché, et en même temps un N.^o de la *Semaine de Bayonne* reproduisant le chant entier avec traduction française. Le *Courrier* ne l'a pas admis; il eût été arrêté à la frontière. Les provinces basques sont sous le régime de l'état de siège, et c'est sans bruit que j'y ai fait parvenir ce beau morceau de notre littérature nationale.

225. (A M. Damazo Legaz. 11 août 1879.)

Don Damazo Legaziri agur.

Nahigaberekin itzuli naiz Elizondotik zuri tinkatu gabe eskua. Ene gura guzia leiteke gure urhax tcharrak bidegaberik ekhar ez baliozoke gure Eskarari. Guzia-gatik, othoizten zaituztet, Anaya Nafarrak, bat, bat, bat, egin zaitezten elkarren artean; —ez bakharririk elkarren artean, bainan oraino Eskaldun odola daukaten guziekin. Eskara izan bedi zuen biltoki, zuen batgarri. Nihoiz ez duzue izanen (eta iduriz laster) ordu behar-handiagokorik. Hor heldu dire egunak, eta urthe asko gabe, Eropa guzia iharrosiko duten egunak.

Jainkoak berak daki zer gerthatzera dihoan. Frantziatik hasirik, Italia eta gero Espainia khordokatuko dire beren erro edo sustrayetan. Erdu! erdu! Arresek dion bezala, erdu Bismarck latza; erdu

nola itzultzen den Erromako aldera; nola berekida (edo autonomia) ematen dion Alsasa-Lorrenari, eta agintzen Hanobrari eta bertze ebatsi dituen tokieri. Gaitz gaitz, zail zail, gogor gogor erakutsi izan du bere burua. Bainan argiak ditu begiak. Ohartu da nahastura handi bat jauztera dihoala; aintzinetik nahi ditu neurriak hartu, onhesbideak eta bat-tasuna ezarri Alemanian, bazter guziak ikaratzera deramatzan ordurako. Nihork ez du ezagutzen ordua, bainan ez ahal da urrun urrun. Jainkoak lagun begaitza!

Zuek berriz, Eskaldun Espainiakoak, bat egin zaitetze; guziak Eskaldun; guziak bat. Zuen berekida bat-tasunetik athera behar da. Bere baithan bi aldetara dagon tokia galdua da. Hori da Kristo Jaunaren hitza. Nork erran zezakeen gerthukigo? Izanen dire (ez nuke nahi) zuen artean zembait gizon berekoi, geldi geldi, gibel gibel egonen direnak. Egur iharra surako da, zuhaitz alferra ebakitzera. Hoyerri erran behar zayote Kristoren ahotik. Ez du iduri Espainian gaina duten gizonek baduten aski adimendu ezagutzeko nondik eta nola Espainiak izan dezakeen bere on eta gozoa. Eskaldunek, zeronek behar duzue ezagutu oraiko zuen urhatsek paratuko dutela geroa.

226. (A M. de Arrese. 25 août 1879.)

Don Felipe de Arreseri bere adiskideak agur.

Atzo ikusi dut Murde Abadie eta harritu nau erran darotadanean, Iruñatik ez duzula jakin berririk batere. Hango Jaunekin solas egin dudanean, errana izan zen etzela Elizondon erantzunen zure eresia ederrak eraman zuela hitz negurtuetako lehembiziko saria, zeren Nafarroak egun gaitzak ikusten dituen.

Eta nola asko haro tchar baitzerabilan gizonen artean, ziotenaz Gobernuua khechu zela Elizondon atherako ziren gauzez eta debeku emanen zuela armadako buruzagiak, Elkargoako jaunak goan ziren buruzagi haren gana eta erran zioten Elizondon etzela politikazko solasik izanen.

Aria hortaz, ez da erantzun deusere orduan hitz neurtuetako sariaren gainean. Bainan Iruñar jaunek erran zuten, gutun batean zerorri buruz ezagutaraziko zarotzutela zure eresiak irabazi zuela lehembiziko saria.

Nola ez dute egin hori? Zerbait gibelbeldurrez naski. Guzia gatik, zure eresia atheratu da mila kopiatan eta gero Bayonako *Semenan* 1500 kopiatan, Frantseseko bihurtzarekin batean.

Atsegin handirekin izatu dut hil hunen 19^m zuk bidali darota-

dazun gutuna, bai eta musika; eta guziz gogoia atzeman darot zure iduriak. Milaka eskerrak zure orhoitzapenez.

Jaun maitea, ez da izitzeko Eropara dathortzen egunez; bai latzak izanen dire zembaitentzat, eta ene ustez, arinenik Espainiarentzat, zeren azkenik horrarako baitire. Hemen gaichtaginak ditugu nagusi; bazter guziak nahasten dituzte; Elizari gerla gorria egiten diote; eta makhurrik baizik ez baita sortzen hortarik, eguna heldu da non gainean direnak azpira ereriko baitire. Jainkoak berak baxharrik daki noiz eta nola.

Guk laster nahi gindukeen arren, harek nahi bezala goanen da. Gauza gerthua da ordean gaichtaginari emanen diola azpia, zeren zuzenari ez baitio nihoiz khenduko bere bidea. Frantzia higituko denean, Italiak sendituko du lehenik. Iduriz, Espainia begira egonen da behin; gero ez. Aria hortaz Eskaldunak batera bil beitez aintzinetik, ordua ethortzen denerako; oraidanik gogor-gogorrek bat jartzen badire, begira (en expectative), segur zuzenak eramanean du berea. Erdaldunak higituko direnean, Eskaldunak hetarik berezirik egon beitez, hitz batean (*fueroak*), gogor hortzak erakutsiz, eta hauzia ez dute galduko.

Aldiz, ez bazarete bat, hori ditake zuen galgarri bethi guziko. Berartan bi aldetara dagon tokia galduko da, dio Kristo Jaunak. Zuen zorion edo zorigaitza hortarik dihoa. Lurraren, etchearen eta Elizamaren amorea gatik ehortzi, lurpetu behar ditutzue zuen arteko makhurrak.

Eskaldunak, Eskaldunak, etzarete ez Kastillar, ez Aragones, ez Andaluziar; zaudete fidel Eskaldun izenari. Oraidanik ikhus zatzue, hor heldu diren egunak; eta orduan zuen lurra ez badago bi aldetara, zuen zuzena garai geldituko da. Jainkoa bera izanen duzue laguntzaile. Ihes diabruari eta makhurra maite duteneri.

Jaunak zutaz; zure etcheaz, herriaz eta maite ditutzun guziez izan beza artha. Bihotz! bihotz!

227. (A M. Antoine d'Abbadie. 4 septembre 1879.)

Il n'est pas étonnant que votre Basque d'Irun n'ait pas compris les expressions contenues dans l'invitation que vous adresse la Société de Saint-Sébastien pour l'avancement des études sur la langue et l'histoire des Basques. Elles n'appartiennent point aux divers dialectes guipuscoans, mais bien à Larramendi et à la théorie d'après laquelle le savant Jésuite a traduit en basque le Dictionnaire de l'Académie espagnole.

Ainsi, la Société se qualifie et qualifie la députation de la pro-

vince de *chit geidiatia* (de *geitu*, augmenter). Mais Larramendi n'est pas venu chez moi, avec culotte à l'envers. C'est pourquoi, sans trop presser le texte des Messieurs de St.-Sébastien, je puis donner le sens exact de leur missive.

Le président de la commission vous annonce que la Société de cette ville, à cause de son grand amour pour la langue et l'histoire du pays, a jugé qu'elle doit tous ses efforts à leur conservation et propagation. Elle porte respectueusement à votre connaissance que le 7 aura lieu un concours de poésie avec la plus grande solennité possible, vu l'aide que lui prête la députation provinciale.

Sachant votre attachement au pays, à la langue, et aux vieilles coutumes basques, et se souvenant que vous avez été le premier parmi nous, il y a 20 ans et plus, à ouvrir des concours littéraires, le président de la Commission a décidé qu'il vous serait adressé deux exemplaires du programme arrêté, et il vous fait l'invitation très-respectueuse de vouloir bien honorer ces fêtes de votre présence, ce qui serait infiniment agréable à ceux qui ont décidé de les célébrer, et à la Commission qui les a préparées. Que Dieu vous conserve de longues années.

Voilà ce que vous mande la Société de St.-Sébastien. Je regrette de ne pouvoir assister à cette solennité...

228. (A. M. Phil. de Arrese. 26 septembre 1879.)

Berant ihardesten dut zure azken gutunari eta oraino ez nahi nukeen bezala, zeren chehetasun zerbait nahi bainuen Aldalur eta Inchauspe jaun apezan ganik. Ez nakien zer edo zer gaztiatu zarotzuten, don Juan Basozabalen arartekoz; eta hortaz gainerako, ez nituen ongi aditzen zure eresia berrian hitz guziak, bereziki 5 garren eta 7 garrenaren kopletako akhabantzaz; 8 garrenean guti, eta 17 garrenaren akhabantzaz ere ez. Aria hortaz Inchauspe jaunaren eskura eman nuen eresia hori, ikus zezan Aldalur jaunarekin. Bainan horra non bat batean biak goan behar izan diren bata Jaun Apezpikuarekin eta bertzea Espainiara. Ez dut bada geroagora utzi nahi zuri ematea albiste on zerbait.

Asmu on eta ederra da zerutik Tubalen agertze hori; bainan Eskaldunek ez dezakete niholaz ongi har Eskara ama hila dela. Hori antola dezazuke errezi, Tubalen ahoan ezarriz hunelako hitzak: «Uste duzu hila dela zure ama; ez, bizi da oraino; lo datza; egia da, gaztelatarrak eman saki eta sarraskiek eritu dutela, bainan ez dute atheratu burutan zuten gaistakeria.» Orduan Tubalek ukitzen du labaruz Eskara, eta Eskarak idekitzen ditu begiak; chuti-

tzen da, eta zuk laguntzen duzu mendi gora batetara; han dago burua harri baten gainean marraskaz, bere umei laguntza eskez.—Nola lagunduko dute ongi beren ama maitea? Nola atheratuko dira berak oraiko hestura gaitzetik? Gauza ageria da, eta guk bazterretik gaudezinek garbiki ikusten duguna, zuen zorigaichtasuna ethorri dela zeren askok utzi dituzten herriko egitekoak eta sarthu zareten Espainiakoetan.

Zer zintuten ikusteko Espainiako nahaskerietan? Eskaldunek behar zuten Eskaldun gelditu eta ez bertzerik. Eropako gizon zuzen eta Kristau on guziek badakite, erreboluzioneko izpiritu sartu dela (oi zorigaitza!) Espainiako hirietan eta armadan, eta horra zergatik Espainiak ez duen bake onik izanen ukho egin dezan arteraino mundua nahasten duen izpiritu gaichtoari.

Gu gare Frantzian makhurrenik; bainan ez dezake horrek luzez iraun; eta guk lurrera artikiko dugunean gure kapa tzarra, inguruko populu guziak iharrosiko dira. Orduan goanen da Eskalherriaren gora behera, orduan Eskaldunak izaten badira guziak bat, eta ez bi aldetara jarriak, Eskaldun leyal eta ez erdarazale, fueroak itzuliko zaizkitzue. Bertzela, adio, adio behin bethirako.

Erreboluzionaren politika deitzen *kosmopolita*, erran nahi da toki eta jendaki guzietara hedatzen dena. Eta politika horren azken hitza, hitz gordea, hau da: Kristori gerla. Horra egi egia, ez jakinek uste ez dutena. Bada, Kristo bera gerlari hazkarra da, eta ez dugu sinesteko garaya emanen diotela bere etsayeri. Bihotz beraz, Eskaldunak, bihotz! bat izaten bazarete ordua dathorrenerako, zuena izanen da garaya. Bainan orai, orai berean duzue bat egiteko ordua. Ez gero, orai.

Aria hortaz erran bear diozute: «Anayak, gure bat izatea hunetan datza, ez sartzea Espainia nahasten duten solasetan. Hori da guzia. Kristok berak erran duena: *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos*, —utz-kitzue hilak beren hilen ehorztera. Hori da Eskaldunen hitz salbagarria; hori egin gabez sarraski eta sakiak eman diozotzue zuen amari. Bainan ez da hila, bizi bizia da, eta biziko ere, ez baduzue zeronek akhabatzen. Hunelatxe izpiritu eta gogoak herritar onek sarrarazi behar dituzte politika kosmopolitera lerratu izan diren zoratueri. Ai! adi banindezate!! Erranen dut berriz ere hitz latza: Aditzen ez badute: egizue zilo handi handi bat eta hartan sar zazue zuen ama. Bada, amaren hiltzaileak madarizionearen azpian hilen dira berak ere; ez da heytentzat zeruan barkhamendurik.

Nafarroak hasi du lan ona, eta jarraiki zayo Donostia. Jes'eta

ichilik egonen othe diren Vitoria, Tolosa, Bilbao? Hori laiteke mingarri. Eskararen sustrayetik athera behar dira gando berriak, bertzela Gaztelarren oimpera zohazte. Orai atsekabe duzue, bainan gerora gehiago izanen duzue, burua beheratuz egoten bazarete. Oraino erdizkache zaphatzen zaituztete Gaztelatarrek; ez badi-tutzue buruak goratzen, geroago eta zaphatuago zaitezket; ez duzue azkenean izanen gehiago Eskaldun buruzagirik, zuen egitekoak erdaldunen eskuetara goanen dira guziak.

Gerthatuko zaitzue guri gerthatu zaikuna. Lehen gure aitek etzuten uzten Frantses aintzindaririk beren bilzarretan sartzera, eta gure fueroak galduz geroztik ez dugu Frantses aintzindaririk baizik ikusten. Gure egiteko guziak heyen eskuetan daude eta manu guziak heyen ganik ditugu.

Etzarete oraino galduak; hurbil bai. Bainan lau probentziak bat bat egiten bazarete oraidanik ordu onerako, hori duzue altchatazko bide baxharra. Diot oraindanik zeren holako batasun hazkarraren egitea ez baita egun bateko lana; urrundani hasi behar da. Jainkoak lagun bezaitzate.

Agur, Jaun maitea, bihotz eta osagarri desiratzen darozkitzu zure adiskideak.

229. (Au même. 30 septembre 1879.)

Hil hunen 26^{ko} gutunean ez naiz mintzatu zuk bidali aldamenez. Lehembiziko koplan ematen duzu *amaitu*, *atsotu* khenduz. Aldamen hori ongi dathor, nahiz amaitu ez den hemen erraten. —3 garren koplan: «Nun dira orain orain nigarrak? Nun dira neure begiak?» Hori da *retorikamente* asmu ederrenetarik eta segurki khendu behar ez dena. Non atzeman ederragorik? Azken hitz hautan «Nun dira neure begiak», iduri luke zerbait eskas dela. Bainan ez, izpirituak bethetzen du horgo huts iduria. —5 garren koplan ematen duzu «egi egiaz» eta khentzen *arrazoiagaz*. Ez delarik eskarazkoa, azken hitz hori egokiago da senxuari, bainan eskara garbian erranen da «aria onez». — garren koplan: «Eskeraz itzik egin nai ez-da». Hori hobe da *gorroto* baino.

Gainerakoan, eresi hortako makhurra hau da, ez duzula bethi negurria begiratzen. Zortziko horrek ditu behin hamar, eta gero zortzi ozka.

Es | ke | raz | i | tzik | e | gin | nai | ez | da (hamar ozka).

Go | zau | nai | be | re | fo | ru | ak (zortzi).

Koplatzean (improvisando) kantariiek itzal ditzazkete beren hux negurrietakoak; bainan ezina hori imprintan eta nihondik ez daiteke

hitz negurtua ongi athera. Horrelako huxen estalgarri izaten da batzuetan ebakidura (élision), hala-nola ezarriz *gur-aita, ait-et-ama*. Gutxi behar da holakorik. Ahalaz eginen duzu eresia berrian. Ikusi badituzu Donostian argitara eman kantuak, ez duzu atzemanen Frantziako Eskaldunen hitz negurtuetan holako huxik.

Uste dut ongi atheratuko duzula oraiko lana, zeren buru-buruko asmaua ona baita, eta hori da gehienik mengoa den gauza. Nahi niokete Eskalduneri othoitz egin ez detzaten ukha bere arbasoen odola eta beren herria; utz detzaten bazterrera beren alde beren buru Españolen nahaskeriak. Orhoit beitez zerk galdu dituen fueroak. Ai zer behar zuten sartu liberal konstituzional progresist eta holako bertze nahastarien artean. Zorokeria lastimagarria! zergatik etzarete gelditu Eskaldun, mendi tontor bat bera gelditzen den bezala? etsaya zuen artean sarrarazi duzue.

Ez dut uste gehienek bazakiten zertara zihoazen; guti gutiek ezagutzen zuten nora zaraman bide horrek. Espainiako gobernu ederra athera dute, horrek ebatsi eta jan ditu Elizaren eta pobreen onthasunak, eta Espainia gelditzen da lehen baino pobreago.

Ikusiak ikusi, orai bedere Eskaldun guziak batera bil beitez, ezik behartuko dira; hor dathor ordua beren batasunak salbatuko dituen, boz bat baizik ez badute izaten. Bainan aintzinetik, oraidanik, behar zarete hortan jarri; zeren ez baita holako antolamendua tupust egun batez egiten.

Zuk, zure aldetik, egizu bihotzez, don Felipe maitea; herriarenzat eta Jainkoarentzat izanen da zure lana.

J.-B. DARANATZ

(*A suivre.*)